

QUELQUES PAGES OUBLIÉES DE PALUDES

présentées par
CHRISTIAN ANGELET

Les variantes offertes par les éditions successives de *Paludes* ne sont pas négligeables. De l'originale (Librairie de l'Art indépendant, 1895) au tome I des *Œuvres complètes* (1932), qui fournit le dernier état du texte, le chef-d'œuvre de Gide finit par présenter une soixantaine d'écarts. Le plus souvent, ces modifications sont de pure forme et ne peuvent intéresser que le stylisticien. Mais sait-on suffisamment ¹ que l'édition originale de *Paludes* comprenait plusieurs pages (pp. 48-53) que Gide a ensuite supprimées ?

Ces pages figuraient dans *Le Banquet* entre l'altercation qui oppose le protagoniste à «Évariste, le fin critique», et l'apparition de «Barnabé le moraliste». Il s'agit d'un dialogue (de sourds...) entre le héros et le journaliste Baldakin, suivi d'un long monologue de Stanislas. Entre ces deux morceaux s'insérait l'épisode du ventilateur que Gide, pour notre joie, a conservé et qui, dans la version définitive, vient à séparer les interventions d'Évariste et de Barnabé.

X On sait que *Paludes* retrace la naissance et la marche de l'idée de liberté chez un fantoche qui n'était pas fait pour elle. C'est durant la soirée chez Angèle, intitulée ironiquement *Le Banquet* (ô Platon !...), que le débat prend toute son ampleur. La question de la liberté s'y développe aux niveaux psychologique, éthique, métaphysique et esthétique. Mais nous sommes dans la sottise. C'est en vain que les Martin, Valentin et Barnabé croient s'opposer entre eux et contredire le protagoniste. Ils s'affrontent en arguments contraires qui, à tous coups, reviennent au même, également vrais, également faux. Le miracle de *Paludes*, c'est que toutes les thèses s'y annulent les unes les autres. La liberté n'est pas une thèse...

¹ A notre connaissance, le fait n'a jamais encore été signalé. [Note BAAG.]

Aux quatre niveaux évoqués, les pages caviardées par Gide en ajoutaient un cinquième : l'économique. La banalité de la vie, l'absence de liberté tiennent aussi à l'injustice sociale. Tel est le sujet du livre *Briarée* qu'expose au héros le journaliste Baldakin. Selon lui, la société ignore l'idée de justice qui consisterait dans une égale répartition des biens. Entre les riches et les pauvres, elle se borne à maintenir un équilibre des forces. D'ailleurs, l'égalitarisme entraînerait une médiocrité généralisée, une «tiédeur» uniforme. Quant au système existant, on peut chercher à en sortir. On ne le détruira pas pour autant : le système se recomposera ailleurs et autrement. «Et mon histoire continue», dit Baldakin, qui conçoit le mouvement social comme une répétition sans fin, pareille au jeu de la main chaude.

Le héros, qui retrouve partout son *Paludes*, tire aussitôt *Briarée* à lui. La libération est impossible : l'image des «mains détachées» par quoi Baldakin désignait l'affranchissement économique et social, il la reprend à son compte pour affirmer qu'aussitôt libéré, l'individu n'a rien de plus pressé que de se créer de nouveaux liens. Quant à Stanislas, il accuse la manière dont les hommes se consolent des injustices présentes par l'espoir des lendemains. Tout, dans *Paludes*, dénonce la médiocrité qui se dupe et s'estime bienheureuse.

Pourquoi Gide a-t-il censuré ces pages ? Une des explications possibles nous est fournie par le *Journal* du 28 mars 1935 (Pléiade, p. 1224) — quarante ans après *Paludes*. En passant du plan moral au plan social, l'auteur n'aurait fait que rétrécir son œuvre :

[...] mais l'immense majorité des hommes s'accommodent fort bien de leur misère, n'en souffrent et ne s'en aperçoivent même pas. Celui qui tenterait de les secouer et dégoûter de leur apathie sordide risquerait de jouer le vain jeu de l'agitateur agité de *Paludes*. En transférant l'inquiétude de ce livre du plan moral dans le plan social, je crois que je n'aurais fait que le rétrécir. Mais il est aisé d'opérer en imagination ce transfert. Au fond l'inquiétude est la même.

Il reste que ces pages supprimées étaient peut-être de moins bonne venue. Au lecteur d'apprécier.



*Il s'éloigna. «Ah ! pensai-je, je vais respirer !»*¹

Alors il y eut une voix dans mon oreille : «Moi, Monsieur — j'écris *Briarée*.» C'était Baldakin surtout journaliste.

Je dis «Ah ! *Briarée* !»

¹ Les passages en italiques appartiennent à la version définitive. Voir *Romans, récits et soties, œuvres lyriques*, Bibl. Pléiade, pp. 118-9.

— «Eh ! oui. L'homme aux cent bras, reprit-il — le géant Briarée. — Et savez-vous qui c'est, Briarée ?»

— « ??? »

— «Eh bien, Monsieur — c'est le Peuple.»

— «Vous m'étonnez. Vraiment !»

— «Vous me comprendrez tout à l'heure. — Les cent mains, les cent pieds du géant possèdent, il le faut, une conscience particulière ; — l'unique cerveau du géant ne possède qu'un sens commun. Vous saisissez ?»

— «Pas bien encore.»

— «Attendez : Chaque main, chaque organe, n'a nul sentiment immédiat des souffrances ou des joies de ses quatre-vingt-dix-neuf collègues. Chacune des mains raffole d'être au chaud ; elle se mettrait dans la braise ! Briarée, cerveau mal dégrossi, ne sent point chaque main distincte, mais le résultat seul des cent sentiments lui parvient ; il est bête et n'a pas encore formé son idée de justice. Un certain équilibre lui suffit. Qu'une de ses mains ait trop chaud, il fourre une autre dans la glace. Il trouve là bien plus de volupté que s'il se sentait cent mains tièdes ; il est avec les mains pleines de braise ; il en jouit. D'ailleurs main chaude est la plus forte, et elle ne veut rien lâcher... Monsieur ! comprenez-vous Briarée ? — Et savez-vous Monsieur, pourquoi Briarée le grand peuple ne parvient jamais au bonheur ! C'est qu'il ne peut pas avec tout jouer comme il fait aux cent mains tièdes...» et se penchant vers moi il ajouta très bas : «Il lui faudrait cent femmes, comprenez — l'impossible — et qu'il jouisse de toutes ensemble ; il n'arrive jamais sinon à fournir volupté complète.»

— «Il y a là peut-être, avec ce que vous disiez d'abord, quelque contradiction», insinuai-je.

— «Non, Monsieur. — Et vous me demanderez peut-être pourquoi chaque main, révoltée et par l'autosection détachée, ne se soustrait pas au grand corps qui la veut plonger dans la glace ? — Votre remarque est excellente et je vois que nous nous entendons. — Mais attendez : chaque organe de chaque corps tend à devenir organisme complet, vous savez. S'il se détache trop tôt du grand tronc, c'est sa mort. Sinon, vivent les mains libérées. Mains, échappez-vous de la glace ! L'admirable, c'est que Briarée, qui

par elles ne va plus compenser le trop de chaleur d'autres, soudain va se sentir brûlé aux mains qui tiennent de la braise. — Vite ! d'autres mains dans la glace ! et mon histoire continue. — As-tu compris, poète ? — Racontez-moi Paludes.»

— «Paludes, commençai-je, c'est, Monsieur, l'histoire d'une main détachée.»

— «Ah ! Ah ! fit-il, de la main chaude !»

— «Du tout, Monsieur, de la main tiède.»

— «Mais vous n'avez donc rien compris ?...»

— «Si, Monsieur, au contraire.»

— «Mais pourquoi tiède alors ?»

— «Est-ce que je sais, moi ? — par état. Pensez-vous donc que, détachée, chaque main va gagner aussitôt l'empyrée ? La mienne se détache sur un vaste marais d'eaux tièdes. On n'en voit pas la fin.» Et me penchant vers lui, je lui dis, tout bas, par décence : «Monsieur, c'est ici le marais, nous y sommes !»

— «Je ne vous suis pas bien», dit-il.

— «Attendez, vous allez comprendre : détachez-les de Briarée, et les mains par tous leurs doigts se vont accrocher l'une à l'autre.»

— «Non, Monsieur.»

— «Permettez. Mais croyez-vous donc, Monsieur, que ce ne soit qu'au tronc que votre main s'attache ? — Mais par toutes les chaînes aux prisons, par tous les doigts aux autres doigts, par tous les pores à l'air ; elle appartient à tous, au temps, au lieu ; le temps c'est un temps gris ; le lieu, c'est le marécage.»

— «Oui, Monsieur, au temps, à l'espace, je veux bien, mais pas à tous.»

— «Permettez, dis-je : êtes-vous détaché ?»

— «Monsieur, oui ; je veux l'être.»

La discussion nous faisait suer, je voulus lui montrer qu'on ne pouvait ouvrir pour nous une fenêtre par crainte de faire prendre froid à d'autres ; je voulais habilement le proposer. Et sortant de ma poche un mouchoir, j'insinuai : «Mais ne trouvez-vous pas que l'on étouffe ici !»

Il sortit son mouchoir aussi, s'épongea puis répondit subitement calme : «Mais non, Monsieur, je ne trouve pas...»

Précisément alors Angèle me prit par la manche [...] mais on ne

se serait plus entendu.»

Stanislas avait déjà commencé. On fit silence ; Stanislas disait : «... Vous voulez semer dans des terres pas encore assez profondément labourées. Vous croyez notre travail destructeur parce que vous le considérez en lui-même ; mais nous ne pouvons l'enlever à ses suites ; il se peut bien parfois que le même homme laboure et sème, mais au moins ne fait-il pas les deux en même temps, et nous voyons qu'à l'ordinaire la succession des choses n'est pas aussi rapide ; une génération laboure pour qu'une autre sème ; une autre jouit de l'orgueil jouit de l'orgueil des moissons sur la terre ; une autre encore les moissonne, et ceux qui font le pain du blé ne sont pas de ceux qui le mangent.

Le travail met en appétit, mais ceux qui ont faim ne sont pas ceux qui mangent ; la faim qu'ont les pères ne se satisfait qu'en les enfants ; de là le désir de les faire, ces enfants, et l'amour pour eux — comme si de leur rêver le ventre plein nous faisait à la fin une existence plus repue, et comme si nous rassasiait la pensée de leurs futures mangeailles !»

— «Ah bravo ! bravo !» fit-on de partout.

— «Génération de laboureurs nous sommes ! crevant de faim dans l'exercice, et n'ayant d'autre réconfort que les débris gâtés d'anciennes victuailles, résidus sûris comme choucroute, conserves ! — ou pis : choses déjà mangées !

Labourons avant la gelée. Qui sait, qui sait où nos petits enfants vont trouver les grains pour semailles ? — Nos champs sont tristes à présent — oh ! que la pluie du ciel les arrose...»

Moi, saisi d'enthousiasme parce qu'il parlait de champs tristes, et pensant parler comme lui, je bondis vers sa main voulant la presser et disant :

— «Ah ! Monsieur !...»

Mais lui, suant de l'effort, porta son mouchoir à son front, vivement, voulant éviter ma poignée et disant :

— «Je n'aime pas les littérateurs ; ils ne moissonnent ni ne labourent ni ne sèment et se rassasient de choucroute.»

— «Oh ! Monsieur, commençai-je — moi qui précisément...»

A ce moment Barnabé le moraliste vint me tirer par la manche et dit [...].